

Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone

LAUREATS
2017

Thème Parenthèse(s)



Une autre musique

Kamin Arada

2^{ème} PRIX



Kamin Arada

2^{ème} prix

J'écris depuis des années, mais sans jamais avoir présenté mes fariboles au-delà d'un cercle de proches, n'ayant commencé que cette année à me prêter au jeu des concours. Et à ma grande surprise, les premiers résultats sont encourageants. Voilà pour mon très court parcours d'écriture.

L'art en général et la musique en particulier tiennent une place importante dans ma vie, et par voie de conséquence dans mes écrits.

Ce qui me motive dans l'écriture, ainsi que dans mes lectures, est l'humain, ce genre aux mille faiblesses, qui me le rendent si attachant.



UNE AUTRE MUSIQUE

Dans les années quatre-vingt-dix, j'ai fait l'acquisition, chez un bouquiniste, d'un ouvrage relié *in-quarto*, en excellent état, compilant des sonates pour piano de Beethoven. Il affichait sur sa page de titre les coordonnées de l'éditeur (Durand et Fils – 4, Place de la Madeleine, Paris) et l'année d'impression : 1915. Il s'agissait du premier volume d'une édition intégrale, et le vendeur, ne disposant pas des volumes suivants, dut accepter de me le céder pour un prix avantageux.

Sur cette même page, on pouvait lire que l'édition avait été révisée par Paul Dukas et, à en juger à l'inscription manuscrite, un certain Gabriel d'Anselme en fut le propriétaire.

Après un court séjour sur mon Gaveau, ce Volume I des sonates de Beethoven prit place sur un rayon de la bibliothèque, d'où il ne bougea plus pendant des années.

Il y a environ cinq ans, le désir me prit de le consulter à nouveau. Je m'installai sur le fauteuil voltaire, le recueil de partitions sur les genoux, un verre d'armagnac à la main et, dans ces conditions inconfortables, ce qui devait arriver arriva : le livre m'échappa et finit sur le tapis. Le ramassant, je remarquai une feuille de papier dépassant de la tranche. Intrigué, je la dépliai. C'était une lettre couverte d'une calligraphie mince et soignée, dont voici le contenu :

Secteur de Loos, vendredi 12 novembre 1915

Cher Gabriel,

Je trouve enfin le temps et le matériel pour t'écrire de notre dernière position, où le temps (hélas) est des plus fâcheux. Mais le soleil est un bien maigre sacrifice au regard de ce que nous gagnons ici (que d'espace !). Car oui, nous nous installons ici



suffisamment longtemps pour nous poser un peu, construire nos abris et organiser l'espace en conséquence. Et contrairement aux craintes que tu m'exposes dans ton dernier courrier, ce n'est pas pour t'épargner tourments et inquiétudes que mon ton est nonchalant, comme tu le qualifies. C'est tout simplement que tu n'as pas de raisons de t'inquiéter. Notre capitaine est un homme humain et bienveillant, et la troupe est très soudée.

Vois-tu, mon seul souci est le temps ! Pour moi qui n'aie guère connu que la clémence du climat provençal, je t'avoue (entre nous) qu'il me faut vraiment songer au devoir qui m'incombe et à notre victoire certaine pour accepter ce climat avec philosophie.

Je sais comme toi que d'autres compagnies sont autrement plus à plaindre, ne serait-ce que pour des questions d'hygiène, d'alimentation (le manque), ou du fait de dangers plus grands sur certaines lignes de front.

Si nos conditions viennent à se détériorer, ou si le danger doit se faire plus menaçant, je te promets de trouver le courage de t'en informer, même si je sais que ça ne manquerait pas de te torturer. Nous nous devons la vérité... Alors rassure-toi, ici nous ne manquons de rien, nous partageons nos colis en bons camarades : fromages, vin, chocolat (de toi), confitures...

Nous parvenons également à maintenir un seuil de propreté convenable. Des rats, oui bien-sûr. Mais pas un pou sur nos têtes ! Et la seule chose qui me dérange, m'agresse (me tue) est le désir de lire. Je donnerai mes bottes pour un rayon de bibliothèque bien garni.

La discipline et la routine nous maintiennent aussi. Je n'aurais jamais cru que le train-train d'une journée bien ordonnée pourrait dans certaines circonstances devenir si vital. Il ne nous reste que ça ! Alors on s'y accroche, chaque jour (chaque nuit). Maintenir les illusions, transformer une tranchée en couloir, un pan de boue en mur, quatre planches en abri. Mais mon ton devient plus sombre et déjà tu t'inquiètes (je te vois venir). Alors je me dois d'être honnête avec toi. Oui, j'ai eu très peur une nuit. J'étais de garde, tout était calme et dans l'obscurité de la tranchée, j'aperçu sou-



dain deux points lumineux : les yeux d'un rat. Je me rassurai à peine quand il fonça d'un bond (vers moi). J'ai crié d'effroi et réveillé la moitié de mes camarades. Voilà la plus grande frayeur du soldat Maxime Costeret depuis le début de la guerre (c'est si vrai !).

Et toi, as-tu des nouvelles de ta demande de poste ? Les conservatoires sont longs à répondre (et toujours), donc si tu n'as encore rien reçu, ne te dis pas que c'est fichu. Multiplie les contacts, essaie sur d'autres villes, ne te borne pas à Paris et ne te laisse pas gagner par ce sentiment (cette sensation) d'échec. Et je te le redis, donne des récitals. Je suis certain de ta réussite. Ton toucher, ta dynamique (puissante) et les risques que tu prends font de toi un virtuose remarquable. Crois en toi. Et si tu doutes, contemple tes doigts et songe aux miens serrés sur un fusil, à ceux de tous les camarades ici ; ces doigts devenus gourds qui servaient autrefois dans l'art, l'artisanat, l'industrie, les travaux agricoles, qui possédaient les gestes délicats et précis de mille métiers, pense aux gerçures (de nos mains) et considère comme un devoir envers nous, envers moi, de poser les tiennes sur un clavier. A ce propos, mon sergent travaillait comme illustrateur pour plusieurs journaux de sa région. Il m'a croqué sur deux feuilles (jointes) et tu pourras voir que je ne me porte pas si mal. Je pense que tu apprécieras son art. Car vois-tu, dans cette guerre, c'est bien cela qui me contrarie le plus : ces mains qui désapprennent. C'est pourquoi je t'en conjure, exerce ton métier de pianiste, efforce-toi, tant que tu le peux, de faire entendre au monde une autre musique que celle de nos canons. Notre musique, celle qui nous habite (qui me porte). Fais-le à Paris (près de toi) ou plus loin. Ne te limite pas, ne t'impose aucune frontière.

Je dois abandonner ici la plume. Il faut que je me prépare (et me sauve d'ici) pour rejoindre les autres.

Salue bien tes parents et nos amis pour moi.

Maxime.



Quelque peu décontenancé par cette lecture, je repliai le feuillet et le rangeai respectueusement entre deux pages de Beethoven, comme si ç'eut été là son écrin. Je fis quelques recherches rapides sur Gabriel d'Anselme, Maxime Costeret : sans succès.

J'oubliai.

Il y a de cela trois jours, je dus abandonner un élève dans le salon de musique pour me rendre chez un voisin afin de remplir un funeste constat d'assurance au sujet d'une fuite d'eau sans intérêt. Quand je revins chez moi, je trouvai mon élève plongé dans la lecture de cette lettre. Il s'excusa, prétextant Beethoven, l'intégrale, la reliure, la tentation mais surtout il me dit, d'un air interdit, glacé : « Avez-vous vu ? Les parenthèses... avez-vous vu ? »

Et il me montra ce qui lui avait sauté aux yeux.

Le long message de Maxime à Gabriel en dissimulait un autre, beaucoup plus court et plus intense. En ne lisant que le contenu des parenthèses, le message disait ceci :

Hélas / que d'espace / entre nous
Le manque / de toi / me tue
Chaque nuit / je te vois venir / vers moi / c'est si vrai
Et toujours / cette sensation / puissante / de nos mains /
jointes / qui me porte / près de toi / et me sauve d'ici.

Mon élève et moi-même restâmes un moment sans parler, assourdis par la déflagration silencieuse de ce terrible cri d'amour.



Maxime savait que les lettres des soldats pouvaient être lues par le service du courrier militaire. Ni lui, ni Gabriel ne devaient se sentir autorisés à assumer publiquement leur amour. Alors ils avaient développé cette stratégie. Les parenthèses. Combien de courriers se sont-ils échangés avec ce subterfuge ? Pendant combien de mois, d'années ? Qu'est-il advenu d'eux ?

Je pensai à l'insondable solitude qui dut être leur sort pour que, face à l'interdit, à la pression sociale, au jugement des autres, ils aient contraint leur amour... aux seules parenthèses.

Et je pensai à ces trois mots, impossibles à maquiller, qu'ils n'ont pu s'écrire : je t'aime.



MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON
01 47 14 54 54 - www.mediatheque-rueilmalmaison.fr

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>